

# Les routes orientales du papier

## par Jean-Pierre DREGE

Le papier est une matière bien plus humble que la soie. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles il n'a pas attiré autant l'attention et ne s'est pas imposé comme l'emblème des réseaux d'échanges de toutes sortes entre l'Extrême Asie et l'Europe depuis le début de notre ère. Il est de fait que bien d'autres produits, comme les épices, ont eu leur rôle à jouer dans cette histoire, mais le papier entretient des liens privilégiés avec la soie. Ce n'est pas seulement un produit qui a ainsi voyagé depuis la Chine vers le reste du monde, mais aussi une technique de fabrication, comme il en a été de la soie. En tant que support de l'écrit qui a peu à peu triomphé des autres supports dans le monde tout entier, au moins jusqu'à aujourd'hui, le papier, matière à la fois durable et fragile, mérite quelque intérêt.

Son apparence discrète, ses usages trop quotidiens l'ont confiné dans l'ombre du noble et riche matériau qu'est la soie. Les techniques de fabrication du papier, moins complexes que celles de la soie, en ont fait un parent pauvre. Cette parente, que je souligne, n'est pas factice. En effet, le papier, en remplaçant la soie comme support de l'écriture en Chine, est d'abord apparu comme un simple substitut, moins coûteux. C'est ce qu'on peut lire dans la biographie de celui à qui la tradition attribue l'invention du papier, Cai Lun (mort en 121 de notre ère).<sup>1</sup> La nature même du papier à ses débuts, comme l'étymologie du terme chinois le désigne, *zhi*, ne sent pas sans rapport avec la soie. Son origine reste obscure; elle semble liée au lavage ou à la trituration de la bourre de soie, le terme *zhi* évoquant encore au début de notre ère une sorte de natte de bourre de soie.<sup>2</sup> On peut y voir aussi l'ancêtre de la forme avec laquelle ont été fabriquées les premières feuilles de papier. L'idéogramme qui désigne le papier contient en outre un élément, sa clef, désignant la soie. Cette parente du papier avec le textile a d'ailleurs donné à penser qu'une sorte de quasi-papier, fait de fibres de soie avait préexisté au papier tel que nous le connaissons.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Fan Ye, Hou Han shu, chap. 78, p. 2513.

<sup>2</sup> Sur les origines du papier, cf. J.-P. Drege, "Les débuts du papier en Chine", Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, oct.-nov. 1987, pp. 641-650.

<sup>3</sup> Tout récemment Leon Vandermeersch a émis l'idée que l'invention du papier résultait de la recherche d'un substitut à la soie. La production d'une sorte d'ersatz, à base de bourre de soie malaxée dans l'eau, aurait ouvert la voie, jusqu'à ce que d'autres matériaux, tels que le chanvre, permettent la création du papier véritable. L. Vandermeersch, "De la soie au papier", Bulletin de l'Association des amis de l'Orient, 34, printemps 1992, pp. 3-5. Si l'on en croit le Tongsu wen de Fu Qian, datant du III<sup>e</sup> siècle, le terme *zhi* désignait une pièce carrée (ou rectangulaire) de bourre de soie.

La date d'apparition du papier a longtemps été fixée au début du Ier siècle de notre ère, avant que plusieurs découvertes archéologiques en fassent remonter l'existence jusqu'au milieu du IIe siècle avant notre ère.<sup>4</sup> Toutefois, aucun des fragments de papier découverts ne portait d'inscription, qu'il s'agisse des fragments découverts à Baqiao, près de Xi'an, en 1957, que l'on a daté du IIe siècle avant notre ère, ou d'autres fragments un peu plus tardifs, jusqu'au début de notre ère. Si l'on se reporte aux sources historiques, il semble que le papier eut d'abord d'autres usages, comme de servir d'emballage, voire de mouchoir. N'oublions pas que le papier a servi et sert encore à de multiples fins: billets de banque, monnaies et vêtements funéraires, papiers muraux, fenêtres et cloisons, papiers décoratifs plies ou découpes, lanternes, ombrelles, éventails, cartes à jouer, papier de toilette, etc.<sup>5</sup> La dernière découverte, en 1986, d'un fragment de carte géographique, à Fangmatan, près de Tianshui dans la province du Gansu, semble cependant montrer que, dès le IIe siècle avant notre ère, le papier servait déjà à recevoir, sinon l'écriture du moins le dessin.<sup>6</sup>

Le rôle de l'inventeur suppose du papier, l'eunuque Cai Lun, qui aurait émit l'idée d'utiliser du chanvre, ainsi que l'écorce des arbres, des toiles usagées et des filets de pêche pour fabriquer du papier se trouve ainsi réduit. Il est permis de se demander à quoi? Deux réponses, hypothétiques, peuvent être proposées. Cai Lun est peut-être responsable de l'élargissement des matériaux de base servant à la fabrication du papier, dans la mesure où les plus anciens fragments paraissent être seulement à base de chanvre (*Cannabis sativa*) ou de ramie (*Boehmeria nivea*). Il pourrait aussi avoir inauguré un nouveau type de forme pour confectionner les feuilles de papier, en remplaçant la forme fixe ou flottante par une forme mobile. On sait en effet que le type primitif de forme n'était qu'un simple tissu tendu sur un cadre de bois, flottant à la surface de l'eau et sur lequel se déposait la pâte à papier. Cette forme était ensuite mise à sécher près du feu, après quoi la feuille pouvait être démoulée. La forme restait ainsi immobilisée jusqu'à la fin du séchage. Plus tard, on ne sait quand précisément, une forme plus complexe apparut, faite d'un cadre mobile enfermant un treillis souple de minces tiges de végétal (bambou ou hémérocalle), assemblées et maintenues par des fils de chanvre, de soie ou des crins de cheval. La forme complète était plongée dans la pâte étendue d'eau, puis remuée et égouttée. Ensuite, la partie souple était séparée et retournée; la feuille, encore gorgée d'eau, était alors déposée sur une table ou une planche et la

---

<sup>4</sup> Pan Jixing, "The Origin of papermaking in the light of scientific research on recent archaeological discoveries", in F. Wood, ed., *Chinese Studies*, Londres, The British Library, 1988, pp. 176-180.

<sup>5</sup> Sur ces divers usages, cf. Tsien Tsuen-hsuei, *Paper and printing*, vol.5, t.1 de Joseph Needham, *Science and civilization in China*, Cambridge University Press, 1985, pp. 84-132.

<sup>6</sup> Voir He Shangquan, "Tianshui Fangmatan Qinmu chutu ditu chutan", *Wenwu*, 1989 0°2, pp. 12-22.

forme immédiatement remise en service pour confectionner une nouvelle feuille. Les traces laissées sur la feuille par cette dernière forme, visibles le plus souvent par transparence, sont très différentes des marques laissées par le tissu de la forme primitive. Ce ne sont plus les traces, faibles et régulières, des fils de chaîne et de trame du tissu, mais celles, plus profondes, des tiges végétales, ce qu'on appelle vergeures, et celles, moins marquées, des fils qui lient ces tiges et que l'on appelle chaînettes. L'une des raisons essentielles de cette hypothèse résulte de ce que les plus anciens papiers portant des caractères écrits, datant des premiers siècles de notre ère, présentent tous des traces de vergeures.

Quoi qu'il en soit, le papier se répand dès le début de notre ère et, en tout état de cause, très largement à partir du II<sup>e</sup> siècle. Plusieurs témoignages en font foi. D'abord celui d'un dénommé Cui Yuan, mort en 143, qui, n'étant pas assez riche pour se procurer de la soie, copie un texte de dix rouleaux sur du papier pour l'envoyer à un ami.<sup>7</sup> Puis, quelques années plus tard, celui de Yan Du qui, emprunte les Printemps et Automnes, chronique de la principauté de Lu, et qui, manquant de papier pour le copier, se résout à apprendre par cœur le texte entier.<sup>8</sup> Enfin, au début du III<sup>e</sup> siècle, Cai Wenji, fille d'un lettré célèbre, qui resta captive des Xiongnu pendant douze ans, promet à son retour de copier sur des rouleaux de papier tous les livres dont elle pouvait se souvenir, soit plus de 400 chapitres.<sup>9</sup>

À partir du III<sup>e</sup> siècle, les anecdotes témoignant de l'emploi du papier en Chine abondent. Le papier a supplanté alors les tablettes de bois et de bambou et, peut-être plus lentement, la soie en tant que support de l'écrit; il devient peu à peu tout aussi respecté que ses précédents. À la fin du III<sup>e</sup> siècle, Fu Xian consacre à ce matériau ennobli un poème en prose qui est resté célèbre. La valorisation du papier tient à sa diffusion, mais plus encore aux améliorations de sa fabrication qui ont permis d'en faire un support souple, résistant et durable, grâce en particulier au collage à l'amidon qui facilite la réception de l'encre et à la teinture en jaune, avec du phellodendron amurense, qui a pour effet d'éloigner les insectes. Le papier est encore parfois traité à l'orpiment, puissant insecticide, ou enduit de cire pour le rendre brillant et lisse.<sup>10</sup>

En Chine centrale et méridionale, le papier n'a pas encore totalement éliminé la soie, mais celle-ci reste réservée à des copies particulièrement luxueuses.<sup>11</sup> Le papier a de son côté conquis la confiance non seulement des scribes, mais aussi des peintres et des calligraphes.

---

<sup>7</sup> Voir Yu shinan, *Beitang shuchao*, chap. 104, p. 465.

<sup>8</sup> Voir Xu Jian, *Chuxue ji*, chap. 21, p. 517.

<sup>9</sup> Fan Ye, *Hou Han shu*, chap. 84, p. 2801.

<sup>10</sup> Pan Jixing, *Zhongguo zaozhi jishu shiqiao*, Pékin, Wenwu chubanshe, 1979, pp. 65-67 et 82-83.

<sup>11</sup> En subsistent quelques exemples parmi les manuscrits de Dunhuang, datés ou datables du Ve siècle.

Parmi les plus célèbres des calligraphes, Wang Xizhi (321-379) et son fils Wang Xianzhi (344-388) en firent un usage régulier.

Le papier, ainsi bien adapté aux usages de l'écrit dès les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles en Chine, se répand assez vite jusqu'aux confins du monde sinisé. C'est ce que prouvent les découvertes effectuées au début du XX<sup>e</sup> siècle par le suédois Sven Hedin à Loulan en 1900, par Tachibana Zuicho en 1909-1910 également à Loulan, ainsi que par Aurel Stein en 1901 et en 1914, encore à Loulan puis à Dunhuang.

Parmi de nombreux fragments manuscrits découverts non loin de l'oasis de Dunhuang, à l'ouest de l'actuelle province du Gansu, lieu clé de la Route de la Soie et poste avancé de l'expansion chinoise vers l'Ouest sous la dynastie des Han, trois seulement sont écrits sur papier. Ils sont contemporains des nombreuses tablettes de bois trouvées sur le limes, au pied de tours de guette, qui permettent d'entrevoir la vie des garnisons chinoises aux I et II siècles de notre ère.<sup>12</sup>

Loulan, qui est probablement l'Issedon sérique de Ptolémée et qui est connu sous le nom de Kroraina par les documents en écriture karoshti qui y ont été découverts, était un royaume situé près du Lac Lobnor, aujourd'hui dessèché, dans le désert du Taklamakan. Chinois et Xiongnu se le disputèrent en raison de sa position stratégique importante pour la centrale des "Régions occidentales" et de sa situation sur la Route de la Soie, étape alors nécessaire de la route méridionale contournant le désert du Taklamakan. Sven Hedin y découvrit plusieurs centaines de pièces manuscrites dont au moins cent sur papier, le reste sur planchettes de bois. Quatre de ces manuscrits portent des dates, entre 252 et 310.<sup>13</sup> Parmi les fragments rapportés par Aurel Stein et étudiés par Henri Maspero, au nombre d'à peine cent, coexistent également des manuscrits sur bois et sur papier, pièces administratives, mais aussi manuels scolaires et fragments d'œuvres littéraires.<sup>14</sup> Aucun manuscrit sur papier n'est daté, mais tous restent antérieurs aux années 330, lorsque Loulan fut totalement abandonné. Dans la même région, à Shanshan, a été découvert plus récemment un fragment de l'Histoire des Trois Royaumes, Sanguo zhi, l'une des Histoires officielles chinoises. La copie n'est pas datée, mais estimée avoir été écrite au début du IV<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de la d'un manuscrit plus important que les fragments précédemment cités, long de 80 colonnes.

---

<sup>12</sup> Edouard Chavannes, *Les Documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan oriental*, Oxford, 1913, p. 151.

<sup>13</sup> Voir August Conrady, *Die chinesischen Handschriften und sonstigen Kleinfunde Sven Hedins in Lou-lan*, Stockholm, 1920.

<sup>14</sup> Henri Maspero, *Les Documents chinois de la troisième expédition de Sir Aurel Stein en Asie centrale*, Londres, 1953, pp. 52-81.

Plus à l'ouest, le papier avait fait son apparition dans la région de l'oasis de Turfan, à une centaine de kilomètres à l'est de l'actuelle Urumchi. L'expédition japonaise organisée par Otani Kozui mit en effet au jour en 1912, à Toyuk, un sūtra bouddhique copie sur papier en 296, hélas aujourd'hui disparu.<sup>15</sup> Quelques années plus tôt, en 1903, l'allemand Albert Grünwedel avait découvert près de Turfan un hymne au bodhisattva Avalokitesvara, copie également sur papier en 399. Ce manuscrit n'a pas été écrit sur le lieu de sa découverte, mais vraisemblablement à Ming'an, non loin de Dunhuang. Dans le colophon de ce texte, le copiste s'excuse d'avoir écrit d'une main maladroite et demande au lecteur de ne pas rire de ses fautes, et au contraire de bien vouloir les supprimer. Ce manuscrit est conservé au Musée d'Art indien de Berlin.<sup>16</sup>

Le problème essentiel avec manuscrits n'est au fond pas tellement de savoir où ils ont été copiés mais si le papier employé a été fabriqué sur le lieu de leur découverte ou de leur copie ou bien importé de Chine centrale. La réponse est difficile. Elle l'est encore avec les manuscrits de Dunhuang, lot immense d'environ 50.000 pièces administratives, livres et fragments manuscrits, découverts en 1900 dans une des grottes de Mogao, murée pendant près de neuf siècles. Le plus ancien manuscrit daté de cette collection, dispersée dans quelques grandes bibliothèques d'Europe et d'Extrême-Orient, est une copie de 406; le plus tardif est de 1002. Toutefois, l'ensemble des manuscrits n'a pas, cela est sûr, été écrit dans la région de Dunhuang. Certains viennent de Chang'an, la capitale de la Chine des Tang (618-907),<sup>17</sup> d'autres de Chine méridionale, d'autres encore du royaume de Khotan, au sud-ouest du bassin du Tarim.

Si, dès le Ve siècle, la copie de textes bouddhiques est attestée à Dunhuang, la fabrication du papier ne l'est pas. Cependant, dans les premières années du VIe siècle, fonctionne à Dunhuang un scriptorium dont subsistent plus d'une dizaine de copies de manuscrits bouddhiques. Leur papier diffère sensiblement de celui des copies bouddhiques contemporaines exécutées en Chine du Sud ou centrale qui sont parvenues jusqu'à Dunhuang. Il y a tout lieu de croire que le papier employé dans le scriptorium de Linghu Zhongzhe à Dunhuang était fabriqué sur place ou à proximité.<sup>18</sup>

---

<sup>15</sup> Repr. de la fin de ce manuscrit dans Saiiki kōko zūfu, Tokyo, 1915.

<sup>16</sup> Voir J.-P. Drège, "On some minor collections of Chinese manuscripts and xylographs from Central Asia in European libraries", communication: International Symposium on Dunhuang and Turfan studies, Hong Kong, 1987. L'identification du toponyme est due à M. Jao Tsong-yi.

<sup>17</sup> Voir Fujieda Akira, "Tonko chutsudo no Choan Kyiltei shakyo", in Tsukamoto hakase shoju kinen bukkyoshigaku ronshu, Kyoto, 1961, pp. 647-667.

<sup>18</sup> Sur ces manuscrits, cf. Fujieda Akira, « The Tunhuang manuscripts: a general description », Zinbun, 10, 1969, pp.24-27.

Ainsi, à ce stade de la diffusion du papier, il semble permis de tirer deux conclusions provisoires: d'une part le papier, inscrit au non, voyage, d'autre part sa technique de fabrication paraît avoir gagné l'ensemble du monde sinisé peut-être dès les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Vers le Nord et l'Ouest, le papier a sans doute été exporté vers la Corée dès le III<sup>e</sup> siècle et fabriqué sur place peu après. Le royaume de Silla en Corée devint plus tard, sous la dynastie des Tang, l'un des fournisseurs de papier, tributaires de l'empire chinois. Au Japon, la technologie du papier n'a probablement été introduite qu'au début du VII<sup>e</sup> siècle, en 610 exactement selon la chronique japonaise Nihongi, grâce à un moine coréen. Celui-ci, qui savait aussi préparer les couleurs des peintres et l'encre, aurait été le premier à implanter un "moulin à papier".<sup>19</sup> Il est vraisemblable aussi que le papier a été exporté dès le III<sup>e</sup> siècle vers le Vietnam alors sous profonde influence chinoise. Il y fut aussi bientôt fabriqué. Il est cependant permis de contester la véracité des légendes relatives à l'importation de papier du Vietnam vers la Chine dès le III<sup>e</sup> siècle. On rapporte en effet qu'une ambassade du Da Qin, c'est-à-dire de l'empire romain, venue probablement par le Tonkin et Canton, aurait apporté en présent à l'empereur de Chine, en 284, 30.000 feuilles d'un papier au parfum de miel, mixiang zhi.<sup>20</sup> L'histoire est douteuse, mais plusieurs livres d'époque un peu plus récente décrivent un papier à l'odeur de miel, fabriqué au Vietnam à partir d'écorcé et de feuilles d'aloès.<sup>21</sup> De là, le pas fut franchi au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour estimer que le papier avait pu être introduit de l'Occident vers la Chine et non l'inverse, un peu hâtivement encore, un autre sans aucun doute.<sup>22</sup> A la fin du III<sup>e</sup> siècle encore, un autre texte chinois mentionne un papier aux veines obliques", celi zhi, venu du Vietnam.<sup>23</sup>

En ce qui concerne l'Inde et le Tibet, la conquête du papier est plus lente. Les échanges culturels entre l'Inde et la Chine, qui ont marqué les premiers siècles de notre ère, essentiellement avec l'introduction du bouddhisme en Chine, n'affectent pas tout de suite le papier et sa technologie. Il est vrai que ces relations traduisent un mouvement de l'Inde vers la Chine et non l'inverse. Ce sont d'abord des marchands ou des réfugiés d'Asie centrale, indo-scythes, parthes ou sogdiens, qui viennent répandre la religion bouddhique jusqu'en Chine centrale. Un peu plus tard, les pèlerins chinois qui prennent le chemin de l'Inde en reviennent

---

<sup>19</sup> Nihongi, trad. Aston, vol. 2, p. 140.

<sup>20</sup> Nanfang zaomu zhuang, chap.2, p. 6a.

<sup>21</sup> Voir Ma Tai-loi, "The Authenticity of the Nan-fang ts'ao-mu chuang" T'oung Pao, 64 (1978), pp. 239-240.

<sup>22</sup> J. Edkins, "On the origin of papermaking in China", Notes and Queries on China and Japan, 1, 6 (1897), pp. 67-68.

<sup>23</sup> Wang Jia, Shiyiji, chap. 9, p. 7a-b.

charges de textes bouddhiques.<sup>24</sup> Ceux-ci sont alors écrits sur écorce de bouleau et, surtout, sur feuilles de palmier. Ces ôles sont faits de feuilles cueillies avant que les palmes soient déployées, puis séchées, coupées en rectangle à mesure, poncées et parfois teintées. Elles sont percées d'un ou de deux trous et assemblées par un fil lâche.<sup>25</sup> Les pèlerins chinois qui se rendent en Inde n'y mentionnent pas l'usage du papier avant la fin du VIIe siècle. Il serait déraisonnable de croire que le papier ait pu y être fabriqué avant cette époque, comme on a pu le soutenir. Le moine Xuanzang, qui voyagea en Inde au milieu du VIIe siècle, ne mentionne pas le papier comme support d'écriture mais explique au contraire que l'on y écrivait sur feuille de palmier (*tâla*).<sup>26</sup> En outre, le papier ne paraît guère s'être répandu qu'avec l'appui des Musulmans à partir du XIe siècle. Plusieurs voies d'accès de la Chine vers l'Inde semblent possible, mais l'une des principales est sans doute le Tibet où, vers 650, avait fait venir de Chine des artisans papetiers en même temps que des ouvriers capables de faire de l'alcool et de fabriquer de l'encre et des rouleaux pour broyer le grain.<sup>27</sup> Les livres indiens de papier ne suivirent pas l'usage chinois des rouleaux, mais s'adaptèrent au format traditionnel des *pothî* de palmier décrits ci-dessus. Par contre, le livre indien allait exercer une influence certaine sur l'évolution de la forme du livre chinois, le rouleau laissant la place à partir du VIIIe siècle à de nouveaux assemblages, accordéons ou codex à la manière occidentale.<sup>28</sup>

Si la pénétration du papier et de sa technologie a été rapide dans les régions subissant l'influence culturelle de la Chine, elle fut beaucoup plus lente non seulement vers l'Inde et l'Insulinde, mais aussi vers l'Occident. En cela, la diffusion du papier ne diffère pas sensiblement de celle de la soie. La soie de Chine est en effet connue plus tôt de l'Occident romain, dès Ier siècle de notre ère, mais ses méthodes de fabrication seulement au VIe siècle. Comme pour la soie, on raconte que les procédés de fabrication du papier étaient tenus secrets.<sup>29</sup> Il est de tradition d'affirmer que ce secret de fabrication ne fut connu des Arabes qu'après la bataille d'Atlach sur la rivière Talas, non loin d'Aoulié-ata en 751, lorsque les Arabes vainquirent le général Gao Xianzhi. Des prisonniers chinois auraient alors transmis le secret. Cette tradition est rapportée par des sources arabes, en particulier par al-Ta'alibi au XIe siècle, qui écrit ceci:

---

<sup>24</sup> Sur les pèlerinages, voir Paul Demiéville, "Les sources chinoises", in *L'Inde classique*, t. 2, Paris-Hanoi, 1953, pp. 399-409.

<sup>25</sup> Cf. Jean Filliozat, "Paléographie" *ibid.*, pp. 709-712.

<sup>26</sup> Xuanzang, *Bianji*, *Da Tang Xiyu ji* (jiaozhu), chap. 11, Pékin, Zhonghua Shuju, 1985, p. 889.

<sup>27</sup> *Jiu Tangshu*, chap. 196 A, p. 5222.

<sup>28</sup> J.-P. Drège, "Du rouleau manuscrit au livre imprimé en Chine", *Le Texte et son inscription*, Paris, CNRS, 1989, p. 46.

<sup>29</sup> Voir, entre autres, J.-P. Drège, *La Route de la soie : Paysages et légendes*, Lausanne, Bibliothèque des Arts, 1986, pp. 31-35.

"Parmi les particularités de Samarcande, il faut mentionner les papiers, qui ont fait disparaître les rouleaux de papyrus d'Égypte et les parchemins, parce qu'ils étaient plus beaux, plus agréables et plus commodes. On ne les trouve nulle autre part que là et en Chine. L'auteur de l'ouvrage intitulé Les routes et les royaumes rapporte que le papier parvint de Chine à Samarcande grâce à des prisonniers de guerre, et en effet, c'est Ziyad, fils de Salih, qui fit ces prisonniers parmi lesquels il s'en trouva qui préparèrent le papier. A la suite de cela, la fabrication du papier se développa et devint en usage constant jusqu'à ce qu'elle gagnât pour la population de Samarcande l'importance d'un produit commercial. C'est ainsi qu'elle contribua à l'utilité et au profit du genre humain dans tous les pays de la Terre."<sup>30</sup>

Cette transmission du secret de la fabrication du papier par des prisonniers chinois est également relatée par Tamîm ibn Bahr au IX<sup>e</sup> siècle, dans un récit de voyage chez les Ouïgours.<sup>31</sup> Mais les sources chinoises sont muettes sur ce sujet. Elles rapportent bien la bataille du Talas, mais rien quant au papier. De surcroît, un prisonnier chinois, qui fut emmené jusqu'à Koufa, la première capitale abbasside et rentra en Chine par mer en 762, évoque la présence de tisseurs, d'orfèvres et de peintres chinois, mais pas de papetiers.<sup>32</sup> On peut se demander toutefois si la région de Samarcande n'a pas connu le papier avant le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. S'il existe un obstacle naturel formé par les Pamirs et les Tianshan, celui-ci n'a pas à vrai dire empêché le passage des routes caravanières, ni freiné les relations commerciales et diplomatiques entre la Sogdiane et l'empire chinois. Les Sogdiens sont décrits en Chine comme d'habiles commerçants: "quand un garçon atteint l'âge de cinq ans, on le met à l'étude des livres; quand il commence à les comprendre, on l'envoie étudier le commerce; gagner des bénéfices est considéré par la plupart des habitants comme une chose excellente".<sup>33</sup> Plusieurs colonies sogdiennes s'implantèrent en Chine occidentale.<sup>34</sup> Les manuscrits retrouvés à Dunhuang et à Turfan nous ont livré non seulement quelques témoignages des activités des marchands sogdiens, mais aussi des textes bouddhiques pour la plupart en écriture sogdienne. On ne peut passer sous silence les

---

<sup>30</sup> Cité par E. Chavannes, Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux, Saint-Petersbourg, 1903, pp. 297-298.

<sup>31</sup> V. Minorsky, "Tamim ibn Bahr's journey to the Uighurs", Bulletin of the School of Oriental and African Studies, 12, 2 (1948), p. 285.

<sup>32</sup> Paul Pelliot, "Des artisans chinois à la capitale abbasside en 751-762", T'oung Pao, 26 (1929), pp. 110-112.

<sup>33</sup> Wei Jie, Xifan ji, cité par E. Chavannes, Documents sur les Tou-kiue, op. cit., p. 133.

<sup>34</sup> Ikeda On, «Les marchands sogdiens dans les documents de Dunhuang et de Turfan», Journal asiatique, 279 (1981), pp. 77-79; Edwin G. Pulleyblank, «A Sogdian colony in Inner Mongolia», T'oung Pao, 41 (1952), pp. 319-352.



fameuses lettres en sogdien découvertes par Aurel Stein en 1907 près de Dunhuang qui ont fait l'objet d'études variées et dont la datation a été très controversée. Ecrites très certainement au début du IV<sup>e</sup> siècle, elles montrent l'importance des échanges entre Samarcande et la Chine jusqu'en sa capitale.<sup>35</sup> Il serait alors étonnant que Samarcande n'ait pas connu le papier avant le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle.

La découverte de 80 manuscrits sur le mont Mugh près de Khairabad à l'est de Samarcande en 1932 permet justement de l'affirmer. Vingt de ces documents sont écrits sur papier, dont 3 en chinois (le reste en sogdien), les autres sur bois ou sur parchemin. Tous peuvent être datés du début du VIII<sup>e</sup> siècle, avant 722.<sup>36</sup> Il est probable que le papier employé a été importé de Chine, certains manuscrits étant d'ailleurs réemployés. D'autres indices confirment l'exportation de papier chinois vers l'Asie centrale et le Moyen-Orient. Vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, l'importation de papier chinois à Samarcande est mentionnée par un auteur arabe, al-Farisi (Xe siècle). Enfin, selon al-Ghazali (1058-1111), la fabrication du papier aurait même débuté à la Mecque au début du VIII<sup>e</sup> siècle, en 706-707.<sup>37</sup> On peut encore évoquer les mots désignant le papier, un de ces termes apparaissant dans le Coran, kâgâz.<sup>38</sup> Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un emprunt au chinois, par l'intermédiaire du persan. Il convient toutefois d'observer une certaine prudence quant au voyage des mots, lorsqu'on sait par exemple que le terme latin charta bombycina qui désigne le papier a longtemps donné à croire que le papier avait pu être fait de fibres de coton et que charta désigne d'abord le papyrus et parfois même plus simplement un écrit.<sup>39</sup> De même, le mot kirtas, qui apparaît aussi dans le Coran, fut employé pour le papyrus, le parchemin et plus tard le papier. Il reste que le papier était connu des Arabes avant 751 à Samarcande et peut-être même dans le golfe Persique grâce aux marchands chinois. De là, peut-on supposer que le papier ait été fabriqué dans la région de Samarcande avant la date habituellement admise de 751? Ce n'est pas impossible, mais rien jusqu'à ce jour ne le confirme réellement. A partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, le papier connaît une diffusion assez rapide dans l'empire abbasside, puisque Harun al-Rashid fait construire un moulin à papier à Bagdad, la deuxième capitale, en 794, en employant des artisans chinois. L'étape suivante semble être Damas, qui devient

---

<sup>35</sup> Frantz Grenet, Nicholas Sims-Williams, *The historical context of the Sogdian ancient letters. Transition periods in Iranian history*, Paris, 1987, pp. 101-122.

<sup>36</sup> Les documents en chinois ont été étudiés par A.J. Poliakov in *Sogdijskij sbornik*, Leningrad, 1934, pp. 91-121.

<sup>37</sup> Voir J. Karabacek, *Das Arabische Papier: eine Historischantiguarische Untersuchung*, (*Mitteilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, t. 2-3), Vienne, 1887, pp. 22-23.

<sup>38</sup> S. Mahdihassan, "Chinese words in the Holy Koran: qirtas, meaning paper, and its synonym, kagaz", *Journal of the University of Bombay*, 24, 2 (1955), pp. 148-162.

<sup>39</sup> A.F.Rudolph Hoernle, "Who was the inventor of rag-paper?", *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1903, pp. 663-684.

bientôt une place importante d'exportation vers l'Europe, le papier y étant souvent désigné sous le nom de charta damascena. Puis ce sont d'autres lieux du Proche-Orient, Tiberiade, Hama et Tripoli de Syrie.<sup>40</sup>

La diffusion assez large du papier dans le monde musulman n'est pas suivie par une transmission aussi rapide des procédés de fabrication. En Egypte, le papier n'est sans doute pas fabriqué avant le début du Xe siècle. Cependant, un siècle auparavant, il y est déjà employé. De nombreux manuscrits sur papyrus et sur papier, datant de la fin du VIIIe à la fin du XIVe siècle, ont été découverts en 1877-78 à al-Fayūm, dans les ruines de l'ancienne Arsinoë, et entrèrent dans la collection de l'archiduc Rainier d'Autriche. La proportion de manuscrits sur papier croît sensiblement avec le temps au détriment du papyrus dont la production s'affaiblit.<sup>41</sup>

D'Egypte, la technique de fabrication du papier passe ensuite au Maroc, mais seulement au début du XIIe siècle. La ville de Fez devient renommée pour ses nombreuses papeteries qui auraient été au nombre de plus de 400 à la fin du XIIe ou au début du XIIIe siècle. Dès lors la conquête du papier s'accélère à nouveau, gagnant l'Espagne, en particulier Jativa au sud de Valence d'où, selon al-Idrisi, géographe du roi Roger II de Sicile, qui écrit vers 1150, il est exporté un peu partout en raison de sa qualité telle qu'on n'en trouve d'équivalent nulle part ailleurs. A la même époque, le papier est introduit en Sicile. Mais c'est surtout à partir du XIIIe siècle que le papier est adopté dans l'Europe chrétienne, d'une part avec la reconquête de l'Espagne, mais surtout avec les innovations des papetiers de Fabriano en Italie.<sup>42</sup> Ils employèrent des maillets pour le broyage au lieu de meules, substituèrent des colles animales et de la gélatine aux colles végétales et enfin marquèrent leur production de filigranes qui personnalisèrent la fabrication.<sup>43</sup> Le papier devenait ainsi un support propre à recevoir l'imprimerie et sans aucun doute un préalable nécessaire à son invention un siècle et demi plus tard. Mais pendant cette longue période de transmission du papier depuis la Chine jusqu'en Europe, les Chinois avaient développé dès le début du VIIIe siècle au moins un "art d'écrire artificiellement", l'impression par planches de bois, et tente, à partir du XIe siècle, plusieurs expériences d'impression avec des caractères mobiles de terre cuite, de bois et de métal, tandis que les Coréens mettaient au point une technique d'imprimerie avec des caractères mobiles métalliques dès le début du XVe siècle.

---

<sup>40</sup> J. Karabacek, op.cit., 35-59. Voir aussi Adolph Grohmann, *Arabische Palaographie*, t. 1, Vienne, 1967, pp. 98-105.

<sup>41</sup> J. Karabacek, op. cit., pp. 119 sq.

<sup>42</sup> André Blum, *La Route du papier*, Grenoble, 1946.

<sup>43</sup> Voir Jean Irigoien, "Papiers orientaux et papiers occidentaux: les techniques de confection de la feuille", *Bolletino dell'Istituto Centrale per la Patologia del Libro*, 42 (1988), pp. 57-79.

De la sorte, aux deux extrémités de l'Eurasie, le papier avait fait oublier son caractère périssable pour devenir le support, discret mais efficace de la plus grande part des écrits jusqu'à notre époque.